



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Curriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

Discours du Cardinal Ratzinger aux évêques du Chili

J A B
1950 SION 2

Publié par la revue “*Comunion y Liberacion*”
année VI, n° 24, août 1988

«*Mgr Lefebvre trace ainsi des frontières entre sa position
et l'Église d'aujourd'hui*» (Card. Ratzinger, Chili 1988)

Ce Discours du Cardinal Ratzinger au Chili (août 1988) nous paraît très important pour comprendre les raisons du *Motu Proprio* de Benoît XVI; nous offrons donc au lecteur notre traduction, des passages les plus significatifs du texte original espagnol, de ce Discours.

«I – L'attitude du Saint Siècle dans les entretiens avec Lefebvre

Au cours des derniers mois nous avons accompli beaucoup de travail concernant le problème Lefebvre, avec le souci sincère de créer pour son mouvement un espace vital adéquat à l'intérieur de l'Église... Du fait que Lefebvre a dénoncé l'Accord déjà signé, démontre que le Saint Siècle, quoiqu'il ait fait vraiment de larges concessions, ne lui a pas accordé la licence globale qu'il désirait... Tout cela démontre certainement et suffisamment que Rome a uni, dans ce

difficile dialogue, la générosité en tout ce qui est négociable, avec la fermeté dans l'essentiel. L'explication que le même Mgr Lefebvre donne de la rétractation à son consentement est très éclairante. Il déclara avoir compris, maintenant, que l'accord signé visait uniquement à intégrer sa fondation dans “l'Église du Concile”. L'Église catholique, en communion avec le Pape, est pour lui, l'Église du Concile qui s'est séparée de son propre passé. Il semble ne pas réussir à voir qu'il s'agit simplement de l'Église catholique avec la totalité de la Tradition, à laquelle appartient aussi le Concile Vatican II.

II – Réflexions sur les causes les plus profondes du cas Lefebvre

Toutefois le problème posé par Lefebvre ne se termine pas avec la rupture du 30 juin... C'est notre devoir de nous demander quelles erreurs nous avons commis et quelles erreurs nous sommes en train de commettre...

Il faut réfléchir sur le fait qu'un certain nombre de gens, bien plus nombreux que le cercle restreint des membres de la Fraternité de Mgr Lefebvre voient dans cet homme une sorte de guide ou, tout au moins, un maître utile... Mais le phénomène dans son ensemble ne serait pas pensable sans tenir compte des éléments positifs, en général, qui ne trouvent pas un espace vital suffisant dans l'Église d'aujourd'hui... Nous devons nous interroger sérieusement sur les déficiences de notre pastorale que tous ces faits dénoncent. De cette manière, nous pourrions offrir un lieu à tous ceux qui cherchent et demandent à l'intérieur de l'Église, et nous parviendrions à rendre superflu le schisme dès l'intérieur même de l'Église...

Je ne souhaite pas approfondir ce point ici, mais arriver directement à une conclusion : nous devons retrouver la dimension du sacré dans la liturgie...

Défendre le Concile Vatican II contre Mgr Lefebvre, comme quelque chose d'efficace et d'obligatoire pour l'Église, est et sera toujours nécessaire...

Tout cela porte **beaucoup de monde à se demander si l'Église d'aujourd'hui est réellement encore la même qu'hier**, où si au contraire on ne l'aurait pas changée avec une autre sans les en avertir. La seule manière de rendre crédible Vatican II, c'est de le présenter clairement pour ce

qu'il est : une partie de l'entière et unique Tradition de l'Église et de sa foi (Le Card. Ratzinger enseigne, que la seule manière de rendre crédible le modernisme est de le présenter comme faisant partie de la Tradition)...

Laissant de côté la question liturgique, **les points centraux du conflit sont actuellement l'attaque contre le décret sur la liberté religieuse et contre le prétendu esprit d'Assise**. S'appuyant sur ces points, **Lefebvre trace les frontières entre sa position et celle de l'Église catholique d'aujourd'hui**.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter explicitement qu'on ne peut accepter ses affirmations en ce domaine, et nous ne voulons pas ici nous occuper de ses erreurs, mais plutôt nous demander où, chez nous, se trouve le manque de clarté. Pour Mgr Lefebvre, il s'agit de la lutte contre le libéralisme idéologique, contre la relativisation de la vérité. Nous ne sommes évidemment pas d'accord avec lui pour considérer que le texte sur la liberté religieuse et la prière d'Assise, selon les intentions voulues par le Pape, sont "relativisants"...

Si nous parvenons à montrer et à vivre à nouveau la totalité de la foi catholique dans ces trois points, nous pourrions alors espérer que le schisme de Mgr Lefebvre sera de courte durée.

(Les personnes qui souhaitent obtenir le texte original peuvent s'adresser à notre secrétariat)

Tête de Breton

C'est un vieux Breton qu'on amène à Lourdes pour la première fois. Il est en pitoyable état. Paralysé depuis cinq ans, les jambes inertes, les bras raides. C'est une ruine... Il n'a plus, dit-il, que la langue de bonne et aussi le cœur. Ce vieux cœur est solide et croyant. C'est en lui que la vie s'est réfugiée, toute la vie ardente de la pensée de l'amour et de la foi. Il aime le bon Dieu, il le prie sans démonstration ni orgueil, ni révolte.

Un jour, sa fille lui avait dit :

«Papa, il faut que nous allions à Lourdes, voir si la Sainte Vierge veut vous guérir».

Il la regarda de ses grands yeux bleus profonds et ne répondit rien. Le vieux sourit largement, comme si le regard dépassait le mur de la chambre. Et puis lentement, il parla : «C'est bien risquer à mon âge de partir à six cents kilomètres, avec un corps de misère comme le mien. Mais, puisque ça te fait plaisir, ma fille, je ne dis point non. Seulement je ne veux pas revenir comme je suis, et si je vais à Lourdes ce sera pour y guérir ou pour y mourir !»

Un mois après, ils s'en allaient, l'inflrme couché sur son matelas, inerte et douloureux, avec

toujours le même regard de mystère dans ses grands yeux vivants.

En route, ils récitèrent des chapelets par centaines et semèrent, à tous les pays de France, les Ave Maria de leur calme et courageuse confiance. Et un matin ils arrivèrent, le vieillard et sa fille, tous deux très fatigués d'avoir passé la nuit sans sommeil et le jour sans repos.

«Où donc me conduisez-vous à présent ? demanda le vieux Breton au brancardier qui l'emmenait dans une voiturette «A l'hôpital mon ami.» Il regarda sa fille qui marchait près de lui : «Anne-Marie, je ne suis point venu pour qu'on me mette à l'hôpital.» Elle essaya de lui faire comprendre que c'était nécessaire. Mais dans les yeux du père, la volonté, impérieuse, implacable, était écrite.

«Non ! Non ! Non !» dit-il sans violence, mais avec cette obstination têtue sur laquelle toute objection se brise. Et ce mot sonnait si clair qu'on n'osa point contrarier ce farouche désir.

«Alors, père, on va vous conduire où vous voudrez.»

Et voilà le Breton devant la Grotte. Il a prié sa fille de joindre ses deux mains, d'unir et d'entrelacer ses doigts, ces mains raides, ces doigts sans vie.

«Maintenant tu peux me laisser, je suis bien, ne t'occupe plus de moi.»

Il ferma les yeux et son âme monta vers la Saint Vierge penchée, à cette heure, tout au bord du Ciel, avec ses beaux yeux pleins d'amour tournés vers la misère des hommes.

«Vous savez – pria le vieux – je ne bouge plus d'ici que mort ou guéri. Je ne veux point choisir; c'est à vous de voir ce qui est mieux. Mais j'attends et je vous aimerai aussi bien couché dans la tombe, qu'en bonne santé.

Il ne fit point d'autre prière (la prière qui laisse le choix à Dieu de décider est la meilleure), mais celle-ci il la répéta des cent fois et des mille fois, jusqu'au moment où Anne-Marie vint lui dire tout bas : «Je vais vous emmener. Vous devez avoir grandement faim, mon père.»

Pour la première fois, depuis le matin, le Breton retrouva les paupières.

«Est-ce que tu crois que je suis venu ici pour manger ?»

La fille insista : mais le vieillard ayant de nouveau fermé les yeux, répéta, comme pour l'hôpital : «Non ! Non ! Non !»

Alors, comprenant qu'il fallait respecter son entêtement, parce que Breton et parce que croyant, Anne-Marie s'agenouilla près de lui.

La Vierge de la Grotte regardait avec un étrange sourire ce têtue magnifique dont la même prière, pour la millième fois, montait vers Elle :

«Je ne bouge plus d'ici que mort ou guéri...»

Les pèlerins qui passaient, voyant cet infirme immobile et les yeux clos, se disaient tout bas : «Il n'a plus beaucoup de jours à vivre.»

Mais ils ignoraient que dans cette ruine humaine vivait une âme ardente et s'acharnait une volonté indomptable.

«Que je meure ou que je guérisse ce sera toujours bien, puisque vous l'aurez voulu», répétait le Breton.

C'était l'heure de la grande procession triomphale. L'heure de l'entrevue solennelle des malades avec le doux et compatissant Maître de la Vie, la procession du Saint Sacrement. Anne-Marie s'approcha du père :

«On va vous amener avec les autres.»

Il ne répondit point et se laissa rouler vers l'esplanade. Mais quand fut achevée la cérémonie et lorsque le Christ eut reçu, avec toutes les acclamations, toutes les supplications muettes des malades et des mourants, le vieux desserra ses lèvres closes pour dire au brancardier :

«Ramenez-moi là où j'étais.»

Il ne comprit pas, mais sa fille prit avec résignation la tige de la voiturette et partit vers la Grotte en murmurant :

«Il est tout de même trop têtue le vieux père.»

Le crépuscule arriva, puis l'ombre sur les montagnes, puis la nuit...

«Vous ne voulez donc point manger ?» s'informa Anne-Marie. L'homme ne répondit rien.

«Il faudra pourtant bien vous coucher et dormir, parce que c'est tard, à présent.»

A quoi le sublime entêté répliqua, plus intraitable que jamais : «Je ne suis point venu pour dormir.»

«Ah ça ! – ronchonna la pauvre fille exaspérée – vous ne voulez ni reposer, ni manger, ni dormir.

C'est vraiment trop pour un seul jour.» Le vieux entrouvrant les paupières et, cette fois sur un ton de rude impatience :

«Ce n'est point pour tout ça que je suis venu. Et à présent, la petite, tu vas me laisser là, tout seul, à mes affaires !»

Elle partit désespérée en songeant : «Le père devient fou; pour sûr que sa malheureuse tête est chavirée.»

Maintenant autour de la vuaturette c'était une tranquille vague de cierges qui ondulait sous le ciel calme. Les étoiles terrestres s'allumaient sur le sol comme un reflet de celles qui veillaient là-haut.

Mais lui ne voyait point cette fête ni l'harmonieuse mélodie des *Ave Maria* qui roulait sur le vallon enchanté. Sa pensée, son désir et son rêve étaient vers Celle que rien ne peut distraire de sa tâche miséricordieuse, quand un souffrant de ce monde l'appelle au secours.

Les cierges un à un s'éteignirent; les harmonies moururent peu à peu dans le soir limpide.

Et lorsque, très tard, Anne-Marie arriva, inquiète, près du vieillard qu'elle pensait trouver

peut-être endormi, peut-être mort, elle eut un sursaut d'étonnement et presque d'épouvante : Il était à genoux près de sa voiture, les bras en croix. Alors elle s'élança vers lui, affolée de le voir ainsi et ne songeant pas au miracle :

«Mon père, que faites-vous ?»

Il se retourna et se mit à sourire. La lueur douce des grands flambeaux de la Grotte caressait, en les transfigurant, les rides et les larmes nombreuses de son visage.

Il se releva, léger, vigoureux, sans un effort, avec l'élan joyeux de sa jeunesse retrouvée, et il dit :

«C'est pour ça, ma fille, que je suis venu.»

Là-haut, dans l'ombre, les cloches chantaient l'*Ave Maria*, plainte des souffrants, tendresse des résignés, appel des désespérés, alléluia des triomphants. Et Anne-Marie s'effondrait sur le sol, les jambes coupées d'émotion, et murmurait :

– Seigneur Dieu! est-il possible... mon père... mon pauvre père qui est guéri !

Rien n'est impossible à Dieu et à celui qui croit en Lui.

Nouvelle «réhabilitation» pour le «Pape du silence» *Les dossiers nazis le montrent comme ennemi du Reich*

Présent du 14 avril 2007

Le quotidien italien *La Repubblica* a publié, il y a quelques semaines, sous la signature de Marco Ansaldo, la synthèse de l'étude des archives secrètes du III^e Reich concernant les relations de l'Etat nazi avec Pie XII. Elles avaient abouti dans les bureaux d'Erich Melke et de Markus Wolfe, anciens chefs de la Stasi, et viennent d'être exhumées, puis étudiées par le journaliste qui a pu y avoir accès. C'étaient des documents confidentiels : rapports aux hauts dignitaires du régime, télégrammes, notes destinées aux ambassades et autres lettres montrant avec quelle préoccupation les nazis considéraient l'attitude et les actions du Pape. «Pape du silence» ? Il a certainement observé une prudente discrétion, mais elle était au service d'une politique claire.

Politique qui n'est pas passée inaperçue chez les autorités nazies qui, à en croire l'enquête de

Marco Ansaldo, avaient truffé le Vatican d'espions, tant elles considéraient Pie XII comme efficacement hostile à leurs entreprises. Espions en soutane ou non dont le «réseau capillaire» a fini par savoir beaucoup de choses, et dont les notes et communications révèlent – une nouvelle fois s'il le fallait – que Pie XII a aidé la Pologne, les juifs, a fait ménager un abri anti-aérien d'accès rapide et mille autres détails.

«C'est justement la diplomatie vaticane de Pie XII contre Hitler, subtile, qui ne s'exprime pas à voix haute, et donc attentivement observée par les nazis, qui préoccupe les autorités du III^e Reich», écrit Ansaldo.

Alexis Curvers avait tôt fait justice de la légende noire de Pie XII dans *Le Pape outragé*. Ceux qui l'ont lu, ceux qui se sont honnêtement intéressés à l'histoire de ce grand pontife n'éprouveront

aucune surprise à la lecture de commentaires comme celui-ci, relevé au hasard des documents évoqués par *La Repubblica* : «**Le Pape, comme tous nos informateurs s'accordent à le dire, a une attitude de grande sympathie à l'égard du peuple allemand. Ce que l'on ne peut dire à l'égard du régime.**» Mais cette confirmation ne nuit pas

«Défiance», «préoccupation» : c'est l'attitude commune des responsables des plus hautes sphères du régime hitlérien à l'égard du pape Pacelli, à laquelle va répondre en écho une même hostilité de la part des communistes qui leur ont succédé en Allemagne de l'Est.

On traque les faits et gestes du Pape, on écoute ses proches. Voici par exemple le Père Robert Leiber, secrétaire particulier de Pie XII, dont les propos sont rapportés goulûment aux services nazis : «Il s'est exprimé devant notre informateur en disant que le plus grand espoir de l'Eglise est que le système national-socialiste soit anéanti par une guerre dans un avenir proche.»

L'Europe n'est pas encore à feu et à sang que déjà le Vatican et Pie XII, de façon très personnelle, agissent en faveur de la Pologne occupée. Ansaldo cite un rapport alarmant du chef de la police de Berlin à von Ribbentrop, rendant compte de la teneur de plusieurs lettres de Pie XII et de son secrétaire d'Etat, le cardinal Maglione, à l'archevêque de Cracovie, qu'il a interceptées : «Le Saint-Siège ne s'est pas borné à aider les Polonais réfugiés dans divers pays, mais également ceux qui sont restés dans leur patrie», affirme le document.

L'aide aux juifs est également attestée et déplorée. Une note dactylographiée constate : «**Le Vatican appuie par tous les moyens des émigrants juifs baptisés dans leur tentatives de fuir à l'étranger. Le Vatican soutient même financièrement ces personnes.**»

Seulement les baptisés ? L'étude des actes de Pie XII a montré quelle énergie, quelle habileté il

a déployées pour sauver les juifs persécutés dans ces circonstances si difficiles. *La Repubblica* ne cite que quelques documents; ils mériteraient assurément d'être scrutés plus à fond. Mais on sait déjà qu'ils ont en commun de montrer le Pape comme un «adversaire habile et redouté», tout le contraire du personnage timoré, indécis, voire complice que la légende noire a fabriqué.

Cette légende noire, rappelle Ansaldo, a vu le jour avant même la fin de la guerre en 1945. Elle émanait de Moscou; elle a marqué des générations. Aujourd'hui encore, à l'heure où des documents d'archives britanniques ou américains font justice de ces mensonges, on s'autorise malgré tout des critiques en se contentant de les atténuer. Les archives vaticanes, elles, répondent en tous points aux documents qui viennent d'être déterrés en Allemagne et confirment que le Vatican a combattu le nazisme par tous les moyens en son pouvoir. Le journaliste Werner Kaltefleiter de la télévision allemande ZDF voit même en Pie XII «l'ennemi numéro un de Hilter».

Fin janvier, l'ex-général des services secrets roumains, Ion Mahai Pacepa avouait dans le magazine new-yorkais *National Review* avoir «manipulé» pendant des années, sur ordre du KGB, l'image de Pie XII dans la presse internationale. L'opération de désinformation était répertoriée sous le nom de code «Position 12» et avait été personnellement approuvée par Nikita Khrouchtchev. Il fallait en faire un sympathisant des nazis et un témoin silencieux de l'Holocauste; au moyen par exemple de documents du Vatican dérobés par des «religieux» roumains et falsifiés par les Soviétiques qui allaient aboutir à la création du *Vicaire* en 1963.

Au Vatican, la cause de la béatification de Pie XII progresse pendant ce temps, alors qu'on approche du 50e anniversaire, l'an prochain, de la mort du grand pontife.

Jeanne Smits

Les visiteurs inattendus (Conte de Noël)

Siméon, le vieux cordonnier, vivait seul dans un petit village. Sa franche et cordiale hospitalité lui avait mérité l'estime de tout le monde.

Or voici que la nuit précédent Noël, le Christ Jésus lui apparaît en songe : «Siméon ! Siméon !

Ce soir, c'est Noël. Je viens chez toi.» Le cœur plein de joie, le sympathique cordonnier nettoie la boutique, prépare le repas, déblaie la dernière neige, décore l'humble cabane. Tout est prêt pour accueillir dignement le divin Visiteur.

Voilà qu'aux neufs coups de l'horloge, Siméon entend frapper. Il accourt, ouvre la porte : c'est un enfant tout en pleurs qui cherche sa mère. Vivement, le vieux Siméon rassure l'enfant et se hâte de le reconduire à ses parents.

Le vieux cordonnier attend toujours avec hâte l'invité de marque, lorsqu'on frappe à nouveau à la porte. Entre alors une vieille grand-mère, toute courbée sous les ans, et grelottante. «L'hospitalité, Monsieur, pour l'amour de Dieu !» Pris de pitié, Siméon lui offre un bon thé bien chaud et quelques galettes.

L'horloge égrène encore les heures, lorsqu'une troisième fois, le vieux Siméon devine le pas d'un visiteur. «C'est lui!» Vite, il ouvre toute grande la porte. C'est un passant, affamé, de vieilles bottines aux pieds, manteau troué sur le dos. Emu, le vieux Siméon lui donne ses propres chaussures et quelques vêtements plus chauds. Les douze coups

de minuit se sont depuis longtemps éteints dans la nuit. Déçu, épuisé, le vieux cordonnier tombe dans un profond sommeil. Soudain, il sursaute, ses yeux ont peine à soutenir la lumière éclatante qui baigne sa maison. Une voix très douce l'appelle. Il la reconnaît: c'est le divin Visiteur !

– Siméon! Siméon !

– C'est toi, Jésus ?

– Oui, Siméon !

– Seigneur, pourquoi n'es-tu pas venu ? J'ai attendu en vain toute la nuit. Pour toi, j'avais tout préparé, nettoyé, décoré. Je désirais tant te voir.

- Mais, Siméon, relève la tête. J'ai tenu parole ! A trois reprises, ce soir, j'ai franchi le seuil de ta porte. A trois reprises tu m'as accueilli : l'enfant tout en pleurs, la grand-mère transie, le mendiant affamé, c'était MOI !

Lu dans *Scout d'Europe* n° 216

Novembre 2005

Valeureux Anges Gardiens !

Rude métier que celui d'Abigaël, d'Etrange et de Larangelo, quels que soient leurs noms !

Les anges gardiens ont fort à faire: il leur faut penser à tout, surveiller leurs protégés comme le lait sur le feu, et surtout les aider à grimper le rai-dillon qui mène au Ciel. Harassant ! Cependant, avec quelle bonté, quelle délicatesse, quelle constance, ils accomplissent leur mission. Une patience... d'ange.

Certains croient que les anges gardiens sont de vieux contes de fées, ou une espèce de doudou pour catho attardé fuyant la dure réalité du monde. Que nenni ! Le *Catéchisme de l'Eglise Catholique* le dit clairement : « Du début de l'existence au trépas, la vie humaine est entourée de leur garde et de leur intercession. Dès ici-bas, la vie chrétienne participe, dans la Foi, à la société bienheureuse des anges et des hommes, unis en Dieu».

Comme son nom l'indique, l'ange gardien nous garde. De quoi ? Du mal et de son auteur, le Malin. L'ange gardien nous aide à combattre ces défauts et prétendus «petits» côtés qui nous mènent au péché, quitte à employer (exceptionnellement !) des moyens énergiques. Sainte Françoise Romaine l'a expérimentée à ses dépens lorsque son ange lui infligea une gifle magistrale pour avoir laissé ses amies médire en sa présence. Attention donc à ce qui se dit dans votre salon, un

ange en colère peut être vigoureux !

Notre ange est aussi un éducateur. Il éclaire notre cœur et notre intelligence pour nous aider à adhérer toujours plus profondément à la volonté de Dieu, et nous encourage à progresser dans la Charité. Il nous guide dans les voies de la sainteté.

Son aide est avant tout spirituelle. Il nous montre le Christ, nous mène à Lui, et nous prépare au face-à-face avec Dieu.

Les anges sont de grands adorateurs. Ils glorifient Dieu et, à travers nous, servent sa gloire : Notre ange gardien peut donc nous apprendre la véritable adoration. Pour lui, c'est si facile ! Il voit Dieu. Pour nous, c'est plus ardu, son aide est des plus précieuses. Il nous apprend à prier. De plus, l'ange gardien intercède pour nous et porte nos prières auprès du Père. Il prie pour nous et avec nous. Lorsque notre oraison est sèche comme un ruisseau du Sahel, demandons-lui d'y rajouter l'eau vive de sa propre prière pour que coulent ensemble notre prière et la sienne.

Son aide est aussi temporelle et matérielle. Les récits hagiographiques abondent d'anecdotes réjouissantes concernant les anges gardiens. Nombre de saints et de mystiques vivaient une grande intimité avec eux et s'en faisaient aider de

multiples manières : celui de saint Martin faisait très bien les pansements, celui de saint Padre Pio parlait plusieurs langues, d'autres font les lits, la cuisine, la couture, de la musique, de la grammaire, de l'astronomie, jouent les réveil-matin, les chefs de chœur ou les garagistes... Il ne s'agit cependant pas d'en faire un gardien de parking, quoique certains aient de véritables dons en la matière.

Pourquoi donc, alors qu'ils voient la gloire de Dieu, s'intéressent-ils aux menues préoccupations qui sont les nôtres ici-bas ? Elles doivent leur paraître bien dérisoires... Notre sanctification passe par les petites choses de notre vie, et la volonté de Dieu est que nous Lui rendions gloire jusque dans les moindres recoins de notre existence. Notre ange est donc attentif à nos petites et grandes joies, et à chaque détail de notre humble existence, qu'Il habite de son inépuisable Charité.

Apprenons à nos enfants qu'ils sont sous la garde vigilante et aimante d'un ange que le

Seigneur a spécialement dépêché auprès de chacun d'eux. Les enfants, dans la merveilleuse simplicité de leur cœur, ne s'en étonnent nullement : avant même de sourire à leur maman, ils sourient aux anges ! N'oublions cependant pas de leur dire que la dévotion à l'ange gardien n'a de sens que tournée vers Jésus, qui est le centre de notre Foi. L'ange est avant tout serviteur de Jésus-Christ, et c'est vers Lui qu'il nous guide.

Lorsque l'on prie son ange avec confiance et affection on est souvent surpris de son incroyable efficacité. Il a beau être tout esprit, il n'en est pas manchot pour autant... N'hésitons pas un instant à le solliciter : il faut «plumer son ange», dit le Père Humbrecht, «il n'est pas bon qu'un ange reste oisif» !

Juliette Levivier

Lu dans *Famille Chrétienne*, n°1446,
Octobre 2005

Un monsieur très puissant

Ce Monsieur, **c'est moi**, moi le **RESPECT HUMAIN**.

Vous ne me trouvez pas beau. C'est vrai, je ne le suis pas. Mais il me suffit d'être puissant, et puissant, je le suis.

Car, vous ne l'ignorez pas...

C'est moi qui dépeuple les *confessionnaux* où l'Eglise invite ses fidèles à venir recevoir le pardon de leurs fautes.

C'est moi qui écarte les chrétiens de la communion où Jésus donne sa chair divine en nourriture à ses amis.

C'est moi qui essaie de faire le vide autour des *chaires chrétiennes* d'où tombe la parole de Dieu qui éclaire et fortifie.

C'est moi qui empêche un grand nombre de catholiques *d'ouvrir la bouche* et de *répondre* quand ils entendent quelque sot écervelé bafouer leurs croyances, insulter leurs prêtres, ridiculiser leur religion.

C'est moi qui retiens chez eux les pusillanimes qui voudraient bien, le dimanche, *assister à la messe* et qui n'osent pas.

C'est moi qui, en certaines régions, les jours d'enterrement, empêche les hommes d'accompagner dans l'église la dépouille mortelle d'un camarade et les fais se tenir à la porte pendant toute la cérémonie.

C'est moi, qui *ankylose le genou*, qui n'ose point se fléchir en passant devant le tabernacle de l'église où réside Celui qui a dit à tous les malheureux : «Venez à moi et je vous soulagerai.»

C'est moi qui fait qu'on semble ne plus reconnaître le prêtre, quand on le rencontre et qu'on n'ose pas le saluer, surtout si on est avec des camarades.

C'est moi qui fais qu'on n'ose pas déplier son journal en public, si ce journal est un journal religieux, et qui fais acheter en voyage un journal impie ou une publication immorale.

Etc., etc., etc.

Enfin, c'est moi le Respect humain ! Bien des fois, vous avez pu constater autour de vous les effets de ma puissance qui – fait curieux – s'exerce plus encore sur les hommes que sur les femmes.

Cette puissance n'est faite que de leur peur et de leur faiblesse. Le jour où ils auraient le courage de marcher droit et d'accomplir leur devoir, sans s'inquiéter de ce que pense leur voisin, sans regarder à droite et à gauche, si on les voit, ce jour-là ma puissance serait vaincue par eux. En attendant, je suis souvent leur maître, ou pour mieux dire leur tyran !...

L'illusion libérale de Louis VEUILLOT

En décembre 1851, Veuillot écrivait dans *L'Univers* :

«*Le monde sera socialiste ou sera chrétien: il ne sera pas libéral. Si le libéralisme ne succombe pas devant le catholicisme qui est sa négation, il succombera devant le socialisme qui est sa conséquence*».

Paroles prophétiques dont nous pouvons en 1987 juger la pertinence. Aussi, peut-on dire que *L'illusion libérale*, essai écrit en 1866, est toujours actuel.

Ce libéral auquel Veuillot donne la parole, nous le connaissons, nous l'avons rencontré. Avec Veuillot, nous pouvons dire : «*Ce qui nous frappa ce fut l'insistance avec laquelle il nous qualifiait de catholiques intolérants*» (p. 12).

Oui, «*Ce qu'il reprochait à l'Eglise, c'est son intolérance...*». Et le monologue du «libéral» continue : «*La Révolution française a enterré ces règles (celles de l'Eglise romaine) avec le monde sur qui elles pesaient. La contrainte est abolie : l'homme aujourd'hui, est capable de liberté et ne veut pas d'autre loi* ».

Notre libéral «*allègua encore le monde nouveau, l'humanité émancipée, l'Eglise endormie et prête à se réveiller pour rajeunir ses symboles*».

Veuillot écoute et conclut : «*Le passé mort, l'avenir radieux, la liberté, l'amour, la démocratie, l'humanité, étaient mêlés là-dedans comme les faux brillants que les dames répandent aujourd'hui sur leurs fausses chevelures*» (p. 20). Il ajoute : «*Hélas! rien de tout cela ne m'était nouveau. Le catholique libéral n'est ni catholique, ni libéral... sectaire voilà son vrai nom*» (p. 21).

Mais Veuillot sait aussi que ce libéral qui se targue de longanimité et de douceur trompe son monde et trouve des oreilles complaisantes.

Car «*Les âmes sont malades, et d'une terrible maladie : la fatigue et la terreur de la vérité ! Dans les âmes encore chrétiennes, cette maladie se manifeste par une absence d'horreur pour l'hérésie, par une continuelle complaisance envers l'erreur, par un certain goût des pièges qu'elle tend, souvent par une honteuse ardeur à s'y laisser prendre*» (p. 22).

Et encore : «*La sirène libérale cache sa queue de poisson, montre son visage fleuri, tient la croix à la main... elle séduit les yeux, la raison, le cœur*».

On peut dire que chaque phrase fait mouche :

«*Je ne sais pas si le monde y échappera, j'en doute. Le libéralisme catholique et l'esprit du monde sont consanguins. Il y a bien des consciences faibles qui ne demandent qu'une religion commode, "tolérante"*».

L'analyse est bouclée, le diagnostic est fait, Veuillot lance alors la réponse abrupte, brutale : «*Si l'hérésie déborde, il n'y a qu'un terrain insubmersible, il n'y a qu'un refuge : ...non praevalent...*

La Pierre a son lieu, sa matière, sa forme, tout est immuable. La Pierre ne se refaçonne pas elle-même pour être de son temps. L'Eglise est de son temps, elle le sera toujours parce qu'elle est de tous les temps» (p. 27).

Veuillot sait quel tollé vont soulever ses affirmations : «*Quand nous disons ces choses, la libre-pensée crie au théocrate comme elle crierait à l'assassin*» (p.32). Mais il n'est pas homme à se laisser intimider et rien ne l'arrêtera «*Dans la vie publique comme dans la vie privée, il n'y a qu'un moyen d'échapper au règne du diable. C'est de se soumettre au règne de Dieu*» (p. 33). Le libéral, néanmoins ne se tient pas pour battu; il insiste : «*Dès que nous serons catholiques nuancés, catholiques modifiés, enfin catholiques nouveaux, aussitôt, nous convertirons le monde*» (p. 39). Ce qu'il faut, c'est «*suivre le courant*» (p. 43).

Et la réplique de Veuillot arrive, cinglante : «*Et pourquoi donc suivre le courant ! Nous sommes nés, nous sommes baptisés, nous sommes sacrés pour remonter le courant. Ce courant d'ignorance et de félonie de la créature, ce courant de mensonge et de péché, ce courant de boue qui porte à la perdition, nous devons le remonter et travailler à le tarir. Nous n'avons pas d'autre affaire au monde*» (p. 44).

Pour illustrer son propos **Veuillot rappelle une évidence oubliée : les païens étaient libéraux.** «*Ils ont beaucoup voulu s'arranger avec l'Église. Ils ne lui demandaient que d'avilir un peu son Christ et de le faire descendre au rang de particulier divin. Alors le culte aurait été libre. Jésus aurait eu ses temples comme Orphée et comme Esculape et les païens eux-mêmes, reconnaissant sa philosophie supérieure, l'auraient adoré*» (p. 44).

Mais le règne de Jésus-Christ ne se partage pas : «*Où Jésus-Christ n'est point connu, l'homme obéit*

à l'homme et lui obéit absolument; où la connaissance de Jésus-Christ s'efface, la vérité baisse, la vérité subit une éclipse, la vieille tyrannie reprend et étend ses anciennes frontières.»

Plus encore : «*Quand l'Eglise ne pourra plus enseigner Jésus-Christ tout entier, quand les peuples ne comprendront plus qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, quand il ne s'élèvera plus de voix pour confesser la vérité sans déguisement et sans amoindrissement, alors la liberté aura quitté la terre*» (p. 52).

Oui, il faut avec Veillot poser clairement le problème : «**Deux puissances** vivent et sont en lutte dans le monde moderne : **la Révélation et la Révolution** : ces deux puissances se nient réciproquement : voilà le fond des choses» (p. 54).

Quant au libéralisme : «(Il) a beau vouloir biaiser, il est aussi incapable d'assurer l'Église dans la paix que de lui assurer le moindre avancement et la moindre gloire» (p. 88).

Oui, le libéralisme est une illusion, une illusion funeste aujourd'hui comme hier : «*Il n'a aucune valeur, ni comme doctrine, ni comme défense de la religion. D'accord avec la foi, la raison nous crie de nous réunir et de nous affermir dans l'obéissance : à qui irions-nous ?*»

Oui, l'obéissance (au Christ) seule nous maintient dans la liberté. «*N'en frustrons pas l'humanité tombée en démente, conclut Veillot, le monde est en voie de perdre avec le Christ tout ce que le Christ lui avait donné*» (p. 93).

De l'illusion libérale nous avons vu toutes les réalisations depuis l'école laïque et obligatoire de Jules Ferry, née dans la loge *La Clémentine amitié*, jusqu'à l'avortement institutionnalisé et remboursé par l'ensemble des contribuables.

Avant de stigmatiser l'illusion libérale, Veillot aimait à se moquer de la société «de progrès».

«*Le seul progrès, lançait-il, c'est Jésus-Christ*».

La seule société digne de ce nom, ne craignons pas de le crier, sera celle qui, débarassée des masques du libéralisme, aura su «*instaurare omnia in Christo*». Elle portera alors un nom associé à tort au seul moyen-âge, celui de Chrétienté : une société revenue à son essence par une fidélité sans faille aux commandements de Dieu et de l'Eglise.

A.P.

Action familiale et scolaire

avril 1987

Louis VEUILLOT (1813-1883), son époque

Sait-on aujourd'hui qui est Louis Veillot, ce journaliste catholique né en 1813, mort en 1883 ?

Un bref raccourci des principaux événements jalonnant son époque peut aider à comprendre sa personnalité et la portée de son oeuvre.

DE LA RESTAURATION A LA RÉPUBLIQUE LAÏQUE.

De 1815 à 1830, c'est dans notre pays la Restauration avec les règnes successifs de Louis XVIII et de Charles X; restauration qui répond à son nom de façon imparfaite : l'ère où l'on coupait les têtes était close, mais les idéologies qui avaient abouti à la Révolution avaient imprégné les esprits. Les droits de Dieu avaient été bafoués; la Restauration ne les rétablira pas, même si l'Eglise devait, pendant cette période, recevoir un traitement de faveur.

Les journées révolutionnaires de 1830 mettent fin au règne de Charles X auquel succède la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe.

Une nouvelle révolution marquée par les journées sanglantes de juin 1848 se termine par la proclamation de la 2ème République.

Mais Louis-Napoléon Bonaparte, élu président, fomenta le 2 décembre 1851 un coup d'Etat au terme duquel il devient empereur des Français sous le nom de Napoléon III.

Le Second Empire se terminera par la guerre de 1870 et la défaite de la France.

Après les sanglants désordres de la Commune en 1871, MacMahon succède à Thiers à la tête du gouvernement. C'est la période où l'on espère une nouvelle restauration monarchique : espoir sans lendemain puisque la Constitution votée en 1875 (à une voix de majorité) marque le début de la 3ème république : celle-ci sera très vite aux mains des opportunistes et des francs-maçons.

OMBRES ET LUMIÈRES DU RENOUVEAU RELIGIEUX

Après la Restauration, le catholicisme était redevenu religion d'État. Le clergé français, victime héroïque de la Révolution, retrouve sa vitalité.

Le renouveau des ordres religieux et des congrégations est impressionnant. Les jésuites se réinstallent en France, Dom Guéranger restaure

l'ordre bénédictin, Dom de LeStrange reconstitue les Trappes, la grande Chartreuse retrouve ses moines blancs; sulpiciens, lazaristes. rédemptoristes, capucins réapparaissent. Chez les femmes, d'innombrables enseignantes, hospitalières et contemplatives; des formations nouvelles surgissent : picpuciens, oblats de Marie Immaculée, marianistes, maristes.

Mais ce renouveau a ses ombres : les idées révolutionnaires subsistent dans les mentalités. La bourgeoisie du 19^{ème} siècle se souvient du culte rendu à la déesse Raison au cours d'une cérémonie sacrilège à Notre-Dame de Paris. Pour bien des esprits la raison s'oppose à la foi.

Pendant la seconde partie du 19^{ème} siècle, *La vie de Jésus* de Renan fera les ravages que l'on sait. Servi par un véritable talent d'écrivain, ce livre à succès charrie au long de ses pages toutes les erreurs de la philosophie germanique peu accessible jusque là au grand public.

Les découvertes scientifiques, celles de la pré-histoire, la publication en 1859 de *L'Origine des espèces* de Darwin, les conclusions abusives qu'on en tire, viennent elles aussi ébranler les assises de la foi.

A l'intérieur même de l'Eglise des courants dangereux se dessinent : après la révolution de 1830, Félicité de Laménais se fait le champion du «libéralisme». Il est condamné par le pape Grégoire XVI, mais entraîne derrière lui un nombre important de catholiques.

D'autre part, l'épiscopat français est partagé : les gallicans s'opposent ouvertement aux ultramontains lors du concile du Vatican en 1869. Des figures d'évêques se détachent dans ce contexte : Mgr Pie, évêque de Poitiers, s'opposera à Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, qui se dressera contre le dogme de l'infailibilité pontificale.

UN GRAND PAPE : PIE IX

Rome est au coeur de tous ces combats.

Inspirées par la Révolution française, les luttes menées par les tenants du «Risorgimento» aboutiront à la réalisation de l'Unité italienne.

La papauté subira les conséquences de ces événements. Pie IX succède à Grégoire XVI en 1848. Son pontificat durera jusqu'en 1878. La personnalité et les enseignements de ce grand pape domineront le 19^{ème} siècle.

La révolution éclate à Palerme en 1848 et se propage à toute l'Italie. Pie IX refuse de se joindre à la lutte des italiens contre les autrichiens. Il est obligé de quitter Rome, occupée par les révolutionnaires, et se réfugiera à Gaète. Il reviendra à Rome quand les troupes françaises commandées par le général Oudinot en auront chassé Mazzini et Garibaldi..

Mais Cavour, ministre du roi de Sardaigne et ardent défenseur de l'Unité italienne, s'empare des Etats pontificaux, vainement défendus par la petite armée du général Lamoricière. Victor-Emmanuel II est proclamé roi. Rome devient la capitale de l'Italie. Pie IX se considérera comme prisonnier au Vatican, où un corps français de volontaires assurera sa sécurité jusqu'en 1870.

Malheureux sur le plan du pouvoir temporel dont il sera dépouillé, le pape Pie IX devait obtenir sur le plan spirituel des résultats éclatants.

En 1850, il restaure la hiérarchie catholique en Angleterre; en 1853, aux Pays-Bas.

Le 8 décembre 1854, il proclame le dogme de l'Immaculée Conception.

Le 8 décembre 1864, est promulguée l'encyclique *Quanta Cura*, suivie du *Syllabus*.

Le 8 décembre 1869 le Concile Vatican 1 est ouvert. Le dogme de l'*infaillibilité pontificale* est proclamé. Le concile est interrompu par la guerre de 1870 entre la France et la Prusse.

NOUVEAU

Claude Mouton Raimbault : *Présence de Claire Ferchaud* (réfutation d'un livre trompeur) Éditions de Chiré, 2007, ISBN 978-2-85190-149-1, 1 volume 13,5 x 21, 136 pages, 13 (vente par correspondance : 17 franco). A commander chez le diffuseur SA DPF, BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil

En février 2007 est paru aux éditions Hachette un livre trompeur : "*Claire Ferchaud, la Jeanne d'Arc de la Grande Guerre*". L'auteur, M. Jean-Yves Le Naour, agrégé d'histoire et docteur en histoire contemporaine, sous le couvert d'une étude sociologique qui relève plus de la psychanalyse que de l'histoire, et en s'appuyant sur un dossier aussi incomplet que truqué... dans le but de discréditer l'humble bergère vendéenne et sa mission, 35 ans après sa mort... Claude Mouton Raimbault se contente de répondre par des documents irréfutables.